

JOURNAL

PAIX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 43 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 45 francs. — La France et l'Etranger, les frais de port en sus. — Le prix des abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17—A TOURCOING, RUE DES POUTRAIN, 42

Directeur : ALFRED REBOUX

AGENCE SPECIALE A PARIS : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curo-Saint-Etienne 9 bis. — A Paris, chez MM. HAYAT, LAFITTE et C^o, place de la Bourse, 6, et rue Notre-Dame-des-Victoires 34, à Bruxelles, l'OFFICE DE PUBLICTIONS.

ROUBAIX, LE 26 MAI 1889

NOUVELLES DU JOUR

Un grave accident près de Decezeville

Dezezeville, 25 mai. — Ce matin, un accident grave s'est produit à Grandcarré, dans la mine de Parc, appartenant à la société des aciéries de France. Deux éboulements successifs se sont produits dans une galerie; il y a eu deux morts et un blessé. Les éboulements ont eu lieu à deux heures du matin, dans la galerie du puits n° 4, à 118 mètres de profondeur. Aussitôt après l'éboulement le directeur des aciéries et les ingénieurs se sont rendus sur les lieux. Les travaux de sauvetage ont commencé, mais ils présentent de très grandes difficultés que ce n'est qu'à deux ou trois heures de l'après-midi qu'on a retiré le cadavre du nommé Fieune Cassagne, âgé de 43 ans. On ne compte trouver le cadavre du nommé Domagne que fort avant dans la nuit. Le juge de paix Auba et les autorités sont sur les lieux. Explosion d'une bombe à Porto Po, le 25 mai. — Une bombe, chargée de dynamite éclata en face de la résidence du gouverneur civil. Toutes les vitres des fenêtres ont été brisées. Les maisons voisines ont été endommagées. L'auteur de l'attentat est resté inconnu. Le procès des socialistes belges à Mons Mons, 25 mai. — Le procès des socialistes contre la sûreté de l'Etat a continué aujourd'hui. Le verdict du jury est affirmatif sur la seule question relative à la provocation de désordre. Les trois principaux inculpés sont condamnés à trois mois de prison. Les autres sont acquittés. Ce même du procès a été accueilli avec enthousiasme par les socialistes. M. Carnot à l'Exposition Paris, 25 mai. — M. Carnot, accompagné de sa maison militaire, a visité l'Exposition tunisienne. Mahomed-Barbouh lui a remis une adresse dans laquelle il se félicite de ce que l'Union soit placée sous le protectorat d'une nation aussi forte que la France. Les Arabes ont exécuté une fantasia. Quand M. Carnot a quitté l'Exposition, il a remercié M. Speller et Félicite le Comité tunisien. M. Carnot a quitté l'exposition tunisienne à 5 heures. Les grèves en Belgique Liège, 25 mai. — La situation s'aggrave dans les charbonnages. Un meeting d'ouvriers aura lieu demain à Sarring. Une manœuvre de Bourse Berlin, 25 mai. — Dans un entretien avec le correspondant d'un journal, M. Crispi a déclaré que la nouvelle du voyage du roi Humbert à Strasbourg a été une manœuvre de Bourse. M. Crispi a renouvelé ses sentiments amicaux pour la France, et ses sentiments pacifiques. Le général Boulanger à Londres Londres, 25 mai. — Le général Boulanger a assisté, d'une fenêtre du ministère de la marine, et par invitations spéciales du ministre, à la revue des troupes passée aujourd'hui par le prince de Galles. Au Tonkin. — Un fait grave Paris, 25 mai. — Le Courrier du Tonkin signale le fait suivant : Le capitaine Rogier, résident à Hai-Phong, a fait fusiller les 40 marins armés de 12 embarcations de l'administration, prenant ces hommes pour des pirates. M. Rogier a été relevé immédiatement de ses fonctions. A Haute-Cour de justice Paris, 25 mai. — La Commission des Neuf a reçu hier matin la déposition d'une dame restée inconnue. Et ce la femme volée des premiers jours. Certains indices permettent de le supposer. Dans l'après-midi, la Commission n'a pas siégé. Ajoutons que, des renseignements que nous avons pu recueillir hier, il résulte que M. Merlin a définitivement renoncé à convoquer M. Laguerre. Les empoisonnements du Havre Après une déposition de M. Brouardel, appelé à expliquer sur un propos qu'il a tenu au Havre, on entend le jardinier d'une des victimes qui éprouvait tous les symptômes d'un empoisonnement, un quart d'heure après avoir bu un verre de vin et le pharmacien Dechamp. Les grèves en Allemagne Berlin, 25 mai. — On prétend que les députés des ouvriers mineurs réunis hier à Bochum ont décidé par 69 voix contre 48 que le travail cesserait dans toutes les mines Westphaliennes et Rhénanes à partir de dimanche. Le fraude télégraphique Barcelone, 25 mai. — Une fraude importante vient d'être découverte dans l'exploitation du câble télégraphique entre Barcelone et Marseille. Une grande irrégularité était observée depuis longtemps dans ce service. A la suite de la fraude qui fut faite, on découvrit que le câble communiquait avec une maison par un fil admirablement placé dans une galerie souterraine. Le bruit court que l'auteur de cette fraude serait un banquier qui, par ce moyen, connaissait les changes de Paris et de Londres avant tout le monde et jouait à coups sûrs. Une déclaration des socialistes révisionnistes Paris, 25 mai. — Nous recevons la communication suivante : « Dans une réunion tenue le 24 mai, les travailleurs républicains socialistes révisionnistes de 133 arrondissements ont considéré que la longueur des programmes à toujours été nuisible à leur réaction. » Déclarent que leurs candidats aux prochaines élections devront prendre les trois engagements suivants : 1° Accepter la République. 2° Voter la révision. 3° Donner, au bout de six mois, leur démission, si la révision a été arrêtée par la Chambre, ou par le Sénat, ou par la loi de la République. » Dans une réunion précédente, les travailleurs républicains socialistes révisionnistes avaient adopté les candidatures du citoyen Henri Rochefort et du docteur Paulin Méry. Signé : Le président, CHANOT; le vice-président, MICHEL CARONOT; le secrétaire, P. FAYOLLE. Un faux « David » Paris, 25 mai. — Le tribunal civil de la Seine a tranché un débat artistique. Il s'agit de la toile du peintre David « Jésus dans sa baïnette ». Cette œuvre, propriété de M. Termès, a figuré à l'Exposition des portraits du siècle comme tableau original. M. David Chassinolle, peintre n° du grand peintre, a contesté que ce tableau n'ait été l'original de David ou même une « réplique ». Il prétendait être seul à avoir écrit l'original en sa possession et réclamait le tribunal un jugement ordonnant la suppression sur les catalogues de la mention et placant sur la toile des désignant le tableau de M. Termès. De son côté, M. Termès concluait, au cas où le tribunal admettrait la demande de M. David-Chassinolle, dont la venue a continué l'instance,

LE ROI HUMBERT EN ALLEMAGNE

Un nouveau traité d'alliance Berlin, 25 mai. — Le Berliner Tagblatt publie l'entrevue avec M. Crispi, à propos de la conclusion de la convention militaire italo-allemande; il a déclaré qu'il ne pouvait rien dire, mais s'occupe de joindre à la note de presse une alliance avec l'Allemagne est solide. Interrogé sur le sujet des démonstrations italiennes en faveur de la France, M. Crispi répond que les peuplades italiennes, les Apennins; l'Italie peut être tranquille, ce sont des libéraux désirant de faire une réclamation personnelle. Berlin, 25 mai. — Les deux souverains sont arrivés à l'Exposition du matériel de préservation contre les accidents, à six heures au lieu de huit. Les représentants de la presse, spécialement invités par lettre individuelle, ont été empêchés par la police de suivre les souverains dans les galeries; ils ont rédigé immédiatement une protestation et ont résolu de ne pas rendre compte de la visite de l'empereur et du roi. Paris, 25 mai. — On lit dans la Liberté : « Des renseignements sérieux attestent qu'un traité offensif vient d'être conclu entre l'Allemagne et l'Italie. » On se souvient que le traité de la triple alliance ne comportait l'intervention armée de l'une des trois puissances contractantes qu'en cas où l'une d'elles serait attaquée. « Le nouveau traité aurait pour but d'engager l'Allemagne à soutenir l'Allemagne et à attaquer l'Italie en France; la réaction serait également stipulée. » Bruxelles, 25 mai. — Le Nord, parlant du voyage du roi Humbert à Berlin, au point de vue international, écrit : « Cette visite, tout ne l'indique, démontre que dans les rapports entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, tout ne marche pas très bien. » « Le prétexte qui a été donné au roi Humbert d'aller à Berlin, en dit assez long sur les difficultés de l'irredentisme et les questions relatives au Vatican qui créent au gouvernement. » « En présence de ce fait et de quelques autres, il n'est pas excessif de conclure que l'Autriche et l'Italie ne sont guère unies que par leur union commode avec l'Allemagne. » « Le jour où cette dernière union s'affaiblirait, l'entente entre les gouvernements de Vienne et de Rome serait bien précaire. » « Il est bien entendu ailleurs, que ce qui vient de se passer à Berlin, excit, pour longtemps, toute éventualité de genre. » « Comme toujours, croyons-nous, M. Crispi rapportera de ce voyage d'instruction ou d'inspection, auprès de M. de Bismarck, des conseils de calme et de prudence, même au sujet de sa lutte contre la papauté. »

UNE NOUVELLE A SENSATION

La nouvelle s'était répandue, samedi matin, que le roi Humbert allait, avant de retourner en Italie, se rendre à Strasbourg, en compagnie de l'Empereur, où il passerait la revue des troupes de la garnison sur la place de la Gare Centrale. Cette nouvelle a naturellement produit une grande émotion aux Chambres de Paris et dans toute la France. La plupart des journaux du soir ont consacré leur leader article à cette étrange information. A cinq heures, l'Agence Havas transmettait aux journaux une dépêche ainsi conçue : « Strasbourg, 25 mai. — Tout est changé, le roi Humbert ne vient pas à Strasbourg; il se rendra en Italie par Bade et Fribourg. » L'empereur Guillaume viendra seul à Strasbourg lundi après-midi. »

CHAMBRE DES DEPUTES

Séance du samedi 25 mai 1889

Présidence de M. Fauriol, président

La séance est ouverte à deux heures.

Au Panthéon

M. le Président. — L'ordre du jour appelle la discussion de la proposition de loi ayant pour but de transférer au Panthéon les cendres de Carnot, Marcou, Baudin et Herbulot. M. Lefèvre-Pontalis. — Il convient à une grande nation d'honorer ses grands hommes sans distinction de parti. « C'est ce que l'on a fait l'Angleterre en lui consacrant une vaste nécropole. Carnot et Marcou, dont la France peut justement se glorifier, ont donc leur place au Panthéon, à côté des grands morts que le Premier Empire y a mis. Cet hommage est mérité. Mais il gènerait à mes yeux l'œuvre de l'appareil théâtral dont on veut entourer la cérémonie. Un crédit de 500,000 francs est nécessaire à cet effet, quand 20,000 francs ont servi à l'érection de la Vierge de la République. » « Je ne saurais m'associer à la doctrine de la Commission qui aurait voulu que le gouvernement passât outre au refus des membres de la famille d'Hoche, qui ont refusé l'honneur qu'on voulait faire à un glorieux soldat. « Le sort des restes de Mifracan est de nature à justifier certains scrupules. (Très bien, très bien, à droite.) » « Les descendants de Carnot n'ont pas voulu, sous l'Empire, que les cendres de leur glorieux aïeul fussent renvoyées en France. C'est à tort qu'on les a transférées au Panthéon laque; ne faut pas un Panthéon obligatoire. (Très bien, à gauche. Bruit à gauche.) On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marcou à Baudin. Les premiers représentent la France, le dernier ne représente qu'un parti (bruit à gauche), un parti étranger, se souvient de Strasbourg, un parti français pas un Panthéon obligatoire. (Très bien, à gauche. Bruit à gauche.) On ne saurait non plus assimiler Carnot et Marcou à Baudin. Les premiers représentent la France, le dernier ne représente qu'un parti (bruit à gauche), un parti étranger, se souvient de Strasbourg, un parti français pas un Panthéon obligatoire. (Très bien, à gauche. Bruit à gauche.) »

Phénons d'officiers et employés militaires

La Chambre décide qu'elle passe à la deuxième délibération sur le projet de loi portant modification des tarifs de pensions de certains catégories d'officiers et employés militaires.

La protection des enfants

L'ordre du jour appelle la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés.

M. Boreau Lajandrie. — Il ne s'agit de rien moins que de toucher à un am... l'ensemble qui a pour objet d'atteindre ces dispositions. (Très bien à droite.)

M. Gerville Réache. — Le projet ne porte aucune atteinte au Code Civil; les cas visés par l'article 1er sont ceux qui justifient pleinement la déchéance de la puissance paternelle, et la Chambre n'hésitera pas à donner sa sanction à ce projet. (Très bien, très bien.)

L'amendement de M. Boreau Lajandrie n'est pas adopté.

Reprise de la discussion du budget

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du budget de 1890 (ministère de la justice et des cultes, service de la justice).

M. de la Batie. — Je suis d'accord avec le rapporteur sur la réduction des cours d'appel mais je ne puis m'associer à la réduction du nombre des juges de paix; l'intérêt qui prime cette affaire c'est l'intérêt public; les juges de paix sont des magistrats constitués par la loi et on ne diminue le nombre, on court le risque d'augmenter celui-ci.

Les chapitres 1 à 20 sont adoptés.

Les Cowboys

Il y a aux Etats-Unis une race à part, laquelle a nom la race des « Cowboys » — gardiens du nombreux bétail dont sont recouvertes les interminables prairies du Far-West. Ce sont de rudes gaillards que ces cowboys, et qui, à être vu de loin, ne manquent pas de pittoresque. Mais si vous les accostez et que vous fassiez à l'Européen civilisé leur déplaçant tant soit peu, ils s'amusent bien vite à tirer sur vous quelques jolis coups de revolver.

Le cowboy ne s'occupe que par intervalles de l'élevé du bétail; il préfère de beaucoup vagabonder à cheval à travers les prairies, voler les bestiaux qui se trouvent à la portée de son lasso, fréquenter les bars des localités extrêmes, effrayer les passants et envoyer dans l'autre monde de quiouque n'est pas de son avis. Comme me le disait un jour l'excellent major Truman, de San-Francisco, qui les a bien connus, « ces voleurs de bétail, ces buveurs de whiskey, ces tueurs d'hommes (pour de vrai) ne craignent ni le bon Dieu, ni leur prochain, ni le diable. Pensez donc si un malheureux shérif de campagne ou un juge de paix peut les intimider ! »

C'est dans les Etats de Texas, de Colorado et de Nebraska, et les territoires du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, du Dakota et de Montana que le cowboy règne tout puissant. Revêtu de sa chemise bleue qui entoure une cravate rouge, de son pantalon foncé qui tombe dans d'énormes bottes, le sombrero mexicain planté sur l'oreille gauche et la ceinture garnie de revolvers et de couteaux, il est beau à voir et menaçant comme les Gaudios sauvages de la Plata. Pareil en ceci aux Indiens, il se donne des noms de fantaisie, et ne possède plus ni famille, ni domicile, ni l'oublie jusqu'à son véritable nom, et on ne l'appelle plus que par les sobriquets « la terre des plaines », « l'ouragan des Etats », « l'aboyeur des prairies » ou plus modestement « Bill », qui est un diminutif de William. Guillaume.

Ces cowboys, dont les manières et costumes sont à peu près pareilles, n'ont pas tous la même origine, il en est qui ont reçu une éducation soignée, et qui ont quitté le monde pour mener la vie rude et nomade de conducteurs de troupeaux, à la

chambre des malheureux, les réveillés brusquement, et avant qu'ils eussent eu le temps de bouger, Russion Bill et Sandy King pendait au plafond, leurs draps de lit autour du cou. Le lendemain, le colonneur de Shakespeare ouvrait une enquête et constatait ingénument que les deux voyageurs s'étaient suicidés dans leurs draps !

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que, peu après, le maire de Shakespeare recevait une lettre du consul américain à Saint-Petersbourg le priant de fournir à une certaine comtesse Telfuine des renseignements sur son fils, un exilé politique, qu'on croyait en Amérique. Dans la lettre se trouvait une photographie du jeune comte moscovite, qui n'était autre que Russion Bill.

Le maire s'empressa de répondre en Russie que le comte Telfuine était mort subitement à l'hôtel et que les habitants de Shakespeare se joignaient à lui pour présenter leurs condoléances à la pauvre mère.

Ce boyard-cowboy n'est pas le seul rejeton de famille patricienne dont nous ayons entendu parler dans le Far-West. Pas plus tard que l'an passé, le comte Arthur, fils du prince Frédéric de Salm-Salm, faisait partie d'une bande de cowboys. Déshérité par son père à la suite de l'improvisation d'un duel à mort, le comte se vit contraint de se faire cowboy, et se lança dans les papiers de l'Amérique. Un jour, par le plus pur des hasards, comme il arrive toujours, il lut dans une feuille de Chicago que son père désirait le revoir et lui pardonnait ses folles de jeunesse. Jetant aussitôt ses sombreros, revolvers et autres armes, il reprit ses vêtements et ses façons de gentleman, il s'embarqua sur le premier paquebot en partance pour Brème et retour au château de Salm-Salm dans la Prusse rhénane, où ses dix ans de cowboyisme doivent aujourd'hui lui paraître un révé.

Dans les rétrogrades du Nord-Ouest, il y a plusieurs nobles français qui possèdent des ranches assez importants et qui passent plusieurs mois de l'année au milieu des cowboys. Je citerai notamment le comte et la vicomte du Doré, le comte de Blacas, le comte de Mailly-Nesle et le marquis de Moris-Villombrosa. Au retour d'une visite que je lui avais faite, j'accompagnai le comte de route dans le train du *Noterm Pacific*, un peu des « aboyeurs des prairies » superbe d'allures, et qui était, contrairement à ses camarades, excessivement bavard. Le froid était intense, et les voyageurs se chauffaient tant bien que mal autour du poêle, au centre du wagon.

La conversation tomba naturellement sur la température et mon cowboy se mit à raconter l'aventure atroce qui lui serait arrivée quelques jours auparavant. Je vous la donne, sans y toucher. — « J'étais allé voir my girl (ma fiancée), nous dit-il, et la famille se composait de cet oncle, du père, de la mère, de deux petits frères et du chinois. « L'homme à tout faire » de bien des ménages américains. Vers neuf heures, une bourrasque de neige s'abattit sur la log-house et bientôt la maison fut envahie sous la neige. Impossible de me retirer. L'ouragan grondait de plus en plus fort, le froid allait en augmentant, si bien qu'à onze heures le mercure du thermomètre se congela.

Vous voyez d'ici la situation. Couché sous le manteau de la large chemise, je serais entre mes bras la jeune fille pour l'empêcher de geler. A une heure du matin nous n'avions plus de combustible, et les chaises, les tables, bref tout le mobilier s'en était allé en fumée. Tout à coup je m'aperçus que mes futurs parents, l'homme et la femme, sont littéralement gelés. Que faire ? Je les poussa l'un et l'autre dans la foyer et le feu marcha gaîment jusqu'à quatre heures du matin. C'est ensuite le tour des deux petits frères qui servent de cheneviens aux restes de leurs parents.

Et votre fiancée ? se hasarda un voyageur.

— Oh monsieur, je la gardai aussi longtemps que possible dans mes bras ; elle avait trop peur et surtout froid pour penser à ses parents, lesquels d'ailleurs, en disparaissant dans les flammes, l'avaient empêchée de geler. Mais hélas ! le froid se maintenait toujours, et lorsque tout fut réduit en cendres, je me vis obligé de pousser la chère enfant dans la foyer. Dieu me pardonne ! Elle flamba bien, par exemple ; potelée comme elle l'était, elle servit d'aliment aux flammes et le feu dura jusqu'au soir ; la tempête s'était alors un peu calmée, et je pus regagner mon logis. »

Tout cela raconté de la façon la plus naturelle du monde, j'allais dire sans fantaisie.

Baron A. SALVADOR.

RÉCITS DU DIMANCHE

BOHEMES ET BOURGEOIS

Arthur d'Envolé rêvait la gloire. Dans son grenier il s'était installé à vingt ans (que l'histoire ne pardonne ! il avait fabriqué assez de sonnets, d'odes, de ballades et de romans pour faire la fortune d'une trentaine d'éditions.

Pourtant, malgré son désir, il n'était célèbre que dans les brasseries du quartier Montmartre où la bohème littéraire récitait ses vers orgueilleux avec des emportements et des attitudes qui faisaient deux absinthes ou mandait le bourgeois en donnant à cette épiquie un sens mépris, l'accomplir parmi les socialistes eux-mêmes. Le bourgeois, pour tous ces rabs de la littérature, c'était celui qu'il jugeait incapable de comprendre leurs œuvres, œuvres tellement décadentes que parfois leurs auteurs s'y perdait.

Assés, était-ce avec des transports de joie que l'on récitait dans les cafés, littéraires de la rive droite un sonnet d'Arthur d'Envolé dont voici quelques vers :

Il ne connaît pas les adresses de la fameuse bohème, le croquis de notre République, il mait ce qu'il fera des minutes ou des heures, quant qu'on, torse par la voyelle qui meurt, nous nous martelions pour l'Alexandre.

Opposant à l'homme manger en chaque écharpe d'œuvre, et dans un homme était, forcé de fabriquer des ballades pour une maison de commerce à raison de 1 franc par mille mètres de travail plus on mo littéraire, Arthur pouvait élever chaque jour un haubert armé et absorber un verre d'absinthe Saisse à la brasserie du Lapis révéler.

Dieu sait quels efforts il commit, et combien de saletés la maison qui, l'employait perdit avec lui.

Les facteurs furent souvent étonnés : les adresses bizarres que, postaient leurs imprimés, c'était tantôt M. Edge, tantôt Madame Incoercible Nurt, et le poste qui, était sans s'apercevoir les plus riches et ses idées les plus délirantes sur les bandes d'annuaire de foie, était très étonné de voir quelques-uns de ses rimes coupées par les socialistes.

Il vendit son œuvre, fabriqué de ses doigts et s'arracha les cheveux en se demandant s'il devenait fou.

Arthur d'Envolé, s'il avait voulu aurait fait beaucoup mieux que de publier un journal, soit comme chroniqueur, soit comme critique. Il aurait également pu occuper son feuillet, mais s'en feroit s'y réjouir.

Journaliste, allons donc ! Et cariste et blâmer quotidiennement de la copie, faire partie de la bande des forçats de la presse, ou fabriquer des romans genre Kichebourg ! C'était là une fonction incompatible avec son humeur et avec son tempérament.

Quand on a du génie, il faut toujours, par exemple, Lemerre lui avait refusé dix volumes, c'était probablement parce qu'il avait peur de sa gloire littéraire. On vendit ce livre, et l'œuvre qui devait démolir le vieux monument de la poésie pour faire place à une nouvelle formule moderne, celle révolutionnerait le monde.

Un soir que sa maison de toile avait refusé de lui donner des bandes à faire sous la prétexte d'être qu'elle étaient trop postiques et que son épicier l'avait laissé partir sans lui donner à crédit la boîte de radine qu'il convoitait, Arthur se proposa d'être épicier à son tour. Il fit une satire sur les épiciers en général et les marchands de toile en particulier.

Il se mit donc courageusement au travail. Les sarcasmes les plus terribles, les ironies les plus congrues, les méchancetés les plus mordantes couraient sous sa plume. Il avait déjà terminé la première partie de son œuvre quand un jour s'éleva l'épiscier voilà l'ennemi ! L'imite du célèbre Triban, lorsqu'on frappait bravement à sa porte.

Si c'est un créancier je n'ouvre pas, s'écriait-il très haut.

— Imbécile ouvre donc, c'est moi, répondit une voix enrouée.

— L'animal, qui vient me déranger au moment de l'inspiration, murmura Arthur d'un ton mécontent.

Il dit ça cependant se lever et ouvrit la porte au nouvel arrivant.

Il serait impossible de décrire exactement la physionomie du visiteur. Une barbe inexacte, mal peignée, des cheveux embroussaillés qui lui tombaient sur l'épaule. Avec ces traits on se serait dit tout d'abord que ce n'était pas un épicier, mais un conleur, des boites à l'épiscier, se cachant un pantalon trop court et enfin un gourdun ayant dix centimètres d'épaisseur terminait un accablement qui tenait du créancier et du chef de brigandement de la Comédie française.

Cet individu était un peintre qui, depuis quinze ans, voyait ses tableaux désespérément refusés au Salon. Celui-ci encore se disait victime des vieilleries parquées qui comptaient le jury de peinture. Raphaël, Zouver était pourtant un peintre remarquable, enlumineur il venait à nos jours, autrement que les autres. Le vert était jaune pour lui, les tons étaient inversés, le dessin n'était qu'un mythe et la perspective un mode inventé par les bourgeois. Il est donc très compréhensible qu'avec d'autres larges théories, Raphaël n'arriva pas à l'Académie.

— Que viens-tu m'apprendre, dit Arthur ? Qui te rend si hardi de troubler ma muse ?

— La fameuse, répondit le Vélisque manqué, avec une voix de basse taille qui sonait creux.

— Pauvre homme, répondit Arthur sur un ton de pitié, pauvre homme qui s'encre encore de ces petites des de la vie, et qui ne trouve pas, dans l'art divin, l'apaisement des révoltes de son estomac.

— Mon cher, voilà quelque chose comme dix-huit heures que je travaille à ma grande toile de la *Vin des divinités péennes*, et je crois que cette fin là a creusé la mienne, car en apposant plusieurs anneaux de bitume sur le corps de mes divinités, j'avoue à ma honte que je ne songeais qu'à des repas pantagruéliques. Ce n'est pas de l'art qui fait ma vie, mais qui est bien près de causer ma mort.

— Et c'est à moi que tu t'adresses, homme vulgaire, pour m'expliquer la peinture à ton estomac anti-artiste ?

— Je pensais que tu aurais fait quelques bandes et que tu m'offrirais très-généreusement la moitié de ton harang-saur, je vois que j'avais compté bien inutilement sur ton amitié.

— Sache que la maison que j'habite est un refus de me donner les bandes nécessaires à ma nourriture sous le prétexte fallacieux qu'elles sont artistiques. Des bandes artistiques ! Il devrait me tenir, m'embrasser, les pieds ! Mais les bandes ne comprennent pas le cachet que nous mettons autres moindres œuvres, et accroissent dans leur bourgeoisie :

— Vous n'êtes pas de notre race, vous croyez comme du clientel, bourgeois, faites-nous, nous ne sommes pas des Adam.

Après avoir lancé ces vers d'un voix emphatique en jetant ses grands bras en l'air, Arthur d'Envolé s'assit avec tant de force qu'il manqua de briser l'unique chaise qui se trouvait dans sa mansarde.

Un silence assez long suivit la tirade d'Arthur.

— Et fat troublé par Raphaël qui s'écria timidement :

— Ah si j'étais poète !

— Que faisais-tu ?

— Des vers !

— Je le sais, s'écria bien, que tu ferois des vers. Si j'étais poète, je ferois de la peinture.

— Ta ne me comprends pas, et j'étais poète, je ferois des vers qui me rapporteraient de l'argent et qui seraient publiés tous les jours dans les journaux de Paris, des départements et du monde entier.

— Deviens-tu fou par exemple, et comment accomplirais-tu ce prodige ?

— Et travailleur d'un bourgeois.

— Et quel est le bourgeois assez artiste pour dépasser ses obligations et publier les vers d'un poète.

— Ce bourgeois est un fabricant de bougies qui inonde le monde de quatrains.

— Et ces quatrains... ?

— Ces quatrains célèbrent les mérites de la grande fabrique de bougies électriques.

— Diab ! mais c'est de la réclame ça !

— C'est aussi de la poésie.

Aussi, était-ce avec des transports de joie que l'on récitait dans les cafés littéraires de la rive droite un sonnet d'Arthur d'Envolé dont voici quelques vers :

Il ne connaît pas les adresses de la fameuse bohème, le croquis de notre République, il mait ce qu'il fera des minutes ou des heures, quant qu'on, torse par la voyelle qui meurt, nous nous martelions pour l'Alexandre.

Opposant à l'homme manger en chaque écharpe d'œuvre, et dans un homme était, forcé de fabriquer des ballades pour une maison de commerce à raison de 1 franc par mille mètres de travail plus on mo littéraire, Arthur pouvait élever chaque jour un haubert armé et absorber un verre d'absinthe Saisse à la brasserie du Lapis révéler.

Dieu sait quels efforts il commit, et combien de saletés la maison qui, l'employait perdit avec lui.

Les facteurs furent souvent étonnés : les adresses bizarres que, postaient leurs imprimés, c'était tantôt M. Edge, tantôt Madame Incoercible Nurt, et le poste qui, était sans s'apercevoir les plus riches et ses idées les plus délirantes sur les bandes d'annuaire de foie, était très étonné de voir quelques-uns de ses rimes coupées par les socialistes.

Il vendit son œuvre, fabriqué de ses doigts et s'arracha les cheveux en se demandant s'il devenait fou.

Arthur d'Envolé, s'il avait voulu aurait fait beaucoup mieux que de publier un journal, soit comme chroniqueur, soit comme critique. Il aurait également pu occuper son feuillet, mais s'en feroit s'y réjouir.

Journaliste, allons donc ! Et cariste et blâmer quotidiennement de la copie, faire partie de la bande des forçats de la presse, ou fabriquer des romans genre Kichebourg ! C'était là une fonction incompatible avec son humeur et avec son tempérament.

Quand on a du génie, il faut toujours, par exemple, Lemerre lui avait refusé dix volumes, c'était probablement parce qu'il avait peur de sa gloire littéraire. On vendit ce livre, et l'œuvre qui devait démolir le vieux monument de la poésie pour faire place à une nouvelle formule moderne, celle révolutionnerait le monde.

Un soir que sa maison de toile avait refusé de lui donner des bandes à faire sous la prétexte d'être qu'elle étaient trop postiques et que son épicier l'avait laissé partir sans lui donner à crédit la boîte de radine qu'il convoitait, Arthur se proposa d'être épicier à son tour. Il fit une satire sur les épiciers en général et les marchands de toile en particulier.

Il se mit donc courageusement au travail. Les sarcasmes les plus terribles, les ironies les plus congrues, les méchancetés les plus mordantes couraient sous sa plume. Il avait déjà terminé la première partie de son œuvre quand un jour s'éleva l'épiscier voilà l'ennemi ! L'imite du célèbre Triban, lorsqu'on frappait bravement à sa porte.

Si c'est un créancier je n'ouvre pas, s'écriait-il très haut.

— Imbécile ouvre donc, c'est moi, répondit une voix enrouée.

— L'animal, qui vient me déranger au moment de l'inspiration, murmura Arthur d'un ton mécontent.

Il dit ça cependant se lever et ouvrit la porte au nouvel arrivant.

Il serait impossible de décrire exactement la physionomie du visiteur. Une barbe inexacte, mal peignée, des cheveux embroussaillés qui lui tombaient sur l'épaule. Avec ces traits on se serait dit tout d'abord que ce n'était pas un épicier, mais un conleur, des boites à l'épiscier, se cachant un pantalon trop court et enfin un gourdun ayant dix centimètres d'épaisseur terminait un accablement qui tenait du créancier et du chef de brigandement de la Comédie française.

Cet individu était un peintre qui, depuis quinze ans, voyait ses tableaux désespérément refusés au Salon. Celui-ci encore se disait victime des vieilleries parquées qui comptaient le jury de peinture. Raphaël, Zouver était pourtant un peintre remarquable, enlumineur il venait à nos jours, autrement que les autres. Le vert était jaune pour lui, les tons étaient inversés, le dessin n'était qu'un mythe et la perspective un mode inventé par les bourgeois. Il est donc très compréhensible qu'avec d'autres larges théories, Raphaël n'arriva pas à l'Académie.

— Que viens-tu m'apprendre, dit Arthur ? Qui te rend si hardi de troubler ma muse ?

— La fameuse, répondit le Vélisque manqué, avec une voix de basse taille qui sonait creux.

— Pauvre homme, répondit Arthur sur un ton de pitié, pauvre homme qui s'encre encore de ces petites des de la vie, et qui ne trouve pas, dans l'art divin, l'apaisement des révoltes de son estomac.

— Mon cher, voilà quelque chose comme dix-huit heures que je travaille à ma grande toile de la *Vin des divinités péennes*, et je crois que cette fin là a creusé la mienne, car en apposant plusieurs anneaux de bitume sur le corps de mes divinités, j'avoue à ma honte que je ne songeais qu'à des repas pantagruéliques. Ce n'est pas de l'art qui fait ma vie, mais qui est bien près de causer ma mort.

— Et c'est à moi que tu t'adresses, homme vulgaire, pour m'expliquer la peinture à ton estomac anti-artiste ?

— Je pensais que tu aurais fait quelques bandes et que tu m'offrirais très-généreusement la moitié de ton harang-saur, je vois que j'avais compté bien inutilement sur ton amitié.

— Sache que la maison que j'habite est un refus de me donner les bandes nécessaires à ma nourriture sous le prétexte fallacieux qu'elles sont artistiques. Des bandes artistiques ! Il devrait me tenir, m'embrasser, les pieds ! Mais les bandes ne comprennent pas le cachet que nous mettons autres moindres œuvres, et accroissent dans leur bourgeoisie :

— Vous n'êtes pas de notre race, vous croyez comme du clientel, bourgeois, faites-nous, nous ne sommes pas des Adam.

Après avoir lancé ces vers d'un voix emphatique en jetant ses grands bras en l'air, Arthur d'Envolé s'assit avec tant de force qu'il manqua de briser l'unique chaise qui se trouvait dans sa mansarde.

Un silence assez long suivit la tirade d'Arthur.

— Et fat troublé par Raphaël qui s'écria timidement :

— Ah si j'étais poète !

— Que faisais-tu ?

— Des vers !

— Je le sais, s'écria bien, que tu ferois des vers. Si j'étais poète, je ferois de la peinture.

— Ta ne me comprends pas, et j'étais poète, je ferois des vers qui me rapporteraient de l'argent et qui seraient publiés tous les jours dans les journaux de Paris, des départements et du monde entier.

— Deviens-tu fou par exemple, et comment accomplirais-tu ce prodige ?

— Et travailleur d'un bourgeois.

— Et quel est le bourgeois assez artiste pour dépasser ses obligations et publier les vers d'un poète.

— Ce bourgeois est un fabricant de bougies qui inonde le monde de quatrains.

— Et ces quatrains... ?

— Ces quatrains célèbrent les mérites de la grande fabrique de bougies électriques.

— Diab ! mais c'est de la réclame ça !

— C'est aussi de la poésie.